

Botala Mindele au Théâtre de Poche

Du 12 septembre au 14 octobre 2017, le Théâtre de Poche accueille Botala Mindele, une création de *L'acteur et l'écrit* : Frédéric Dussenne met en scène un texte cinglant de Rémi De Vos en proposant un portrait hilarant et pathétique de l'homme blanc en Afrique, victime de son propre complexe de supériorité. Ce huis clos présente un regard (ou plutôt un jeu de regards) cynique et caricatural sur le néocolonialisme et met le public face à la défaite de ce système aussi pénible que dépassé.

Un soir d'été, à Kinshasa, Ruben et Mathilde invitent à diner Daniel et Corine, les nouveaux arrivants au Congo. Dans leur maison bourgeoise, ils attendent. Ruben s'amuse à deviner le moment précis dans lequel les invités arriveront, Mathilde s'ennuie et boit du vin. La bonne africaine s'occupe de la cuisine, obligée de porter des talons avec lesquels elle ne sait pas marcher : faut qu'elle soit présentable. Les invités ne tardent pas à arriver. Les quatre blancs sont bien habillés et ils boivent du whiskey. Ils sont tous là pour exploiter cette terre de richesses cachées. Ils espèrent que le ministre africain, invité lui aussi, acceptera de les rejoindre pour négocier leurs propositions économiques. Entre-temps ils s'occupent comme ils peuvent, entre des conversations faussement bien-pensantes sur l'Afrique et des aventures exotiques (et érotiques) avec la bonne et le gardien.

Botala Mindele commence comme un vaudeville axé sur les stéréotypes de l'homme blanc assoiffé de puissance économique, pour devenir, à l'aide de dialogues denses et de répliques à l'humour effronté, une dénonciation délibérée qui représente le déclin de l'Européen en tant que Blanc puissant.

Et quand le ministre africain arrive, il ne tarde pas à briser tous les espoirs de ses convives :

« Vous baiserez le cul du dragon comme vous avez baisé le cul de l'oncle Sam parce que de son cul sortaient des dollars. Je n'ai rien contre les Chinois, Ruben. Tu sais pourquoi ?

Ils ne m'ont jamais rien fait. Ils ne sont jamais partis sur des navires à la conquête du monde en décrétant que les terres qu'ils accosteraient seraient à eux. Ils n'ont jamais imposé Confucius à qui ce soit. Ils n'ont jamais imposé le mandarin à des peuples qui avaient leurs propres langues qui leur servaient à dire le monde.

Je ne sais pas si ce sera mieux avec les Chinois.

Ce que je sais, c'est que ça ne pourra pas être pire qu'avec vous. »

Botala Mindele signifie approximativement « regarde l'homme blanc ». **Frédéric Dussenne** travaille sur ce regard et réalise une mise en scène qui est un jeu de perspectives. Il entrelace les différents regards en créant une image complexe et tranchante du néocolonialisme en Afrique. Les femmes observent leurs maris qui les regardent en retour, les deux couples s'examinent réciproquement. Les Blancs blâment les autres, et les Africains observent l'homme blanc et son fantasme de toute-puissance.

La scénographie participe à ce jeu de regards : conçue comme une boîte dont l'intérieur est vu de partout, à la géométrie irrégulière mais essentiellement rigide, elle laisse le spectateur envahir l'intimité du salon bourgeois.

Au fur et à mesure les murs tombent et la maison-boîte devient perméable et ouverte sur l'extérieur. A des moments-clés, la caméra filme en direct la personne qui écoute dont le visage est projeté sur un des murs. On ne perçoit pas immédiatement l'intérêt dramaturgique de la vidéo qui ne dérange pas, mais qui ne semble rien apporter au développement des scènes. Cependant, un peu plus tard on se rend compte de l'importance déterminante du non verbal : les personnages échangent entre eux en montrant leurs vraies émotions sur leurs visages, là où il n'y a pas de place pour la politesse et la bienséance.

Avec **Botala Mindele** on est face à une farce corrosive qui dévisage le lien entre l'Occident et l'Afrique. Cette création met en lumière le déni et l'hypocrisie propres à notre passé colonial et nous invite à regarder de près la chute de l'homme blanc, convaincu de pouvoir acheter tout ce qu'il veut mais victime de ses pulsions bien plus humaines. Axé sur la force des dialogues et sur le jeu d'acteur, cette création conjugue de manière impeccable le verbal et le non verbal et offre aux yeux du public un spectacle très abouti.